

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



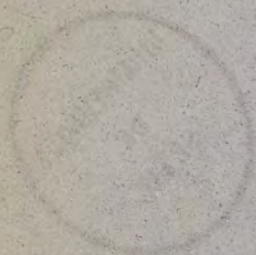
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



THEATRE

REVOLUTIONNAIRE



LIBRERIE EGALITE

FRATERNITE

LOUIS XIV

TROUVANT LOUIS XVI

*sur la terrasse de Saint-Cloud, ayant
pour couronne un bourlet, pour sceptre
un hochet, et pour cordon une lisiere.*

CINQUIEME DIALOGUE.

LOUIS XIV.

COMMENT donc, te voilà dans un apanage
magnifique. Je te fais mes complimens. Qu'est-ce
que tu lis donc là de nouveau ?

LOUIS XVI.

C'est ma leçon que j'apprends.

LOUIS XIV.

Qu'est-ce que c'est donc que cette leçon ?

LOUIS XVI.

Ce sont les décrets de l'assemblée nationale
que je veux savoir par cœur.

LOUIS XIV.

Et qui bien sûrement t'instruisent des
moyens de remonter sur ton trône par la porte
de derriere, sans doute ?

LOUIS XVI.

Que je hai vos reproches ! Laissez-moi m'é-
clairer sur les nouvelles loix de mon peuple ;
car ce n'est pas une petite affaire que cela.

A



L O U I S X I V.

Comment ! successeur du roi *peto*, tu souffres que ton peuple se donne des loix lui-même ? Et quel est donc ton pouvoir ; car si tu ne régis pas ton royaume, tu n'est pas roi. Quel souverain, ou quel monarque ! Ciel ! chaque roi a eu son surnom ; le tien ne sera jamais Louis-le-Grand, ni le Juste, ni le Sévere, mais l'Abruti. Voyons, lis tout haut, que je puisse bien entendre les belles emphâses de tous tes donneurs de joujous.

L O U I S X V I.

Ma foi, lisez vous-même. Je ne lirai pas assez vite pour vous. Je ne sais encore que les épeler. J'ai tant de peine à m'y faire, que malgré qu'ils soient bien bonnement écrits, plus je comprends, moins je voudrois comprendre.

L O U I S X I V.

Il te faut du papier dans ce genre, pour que tu puisses deviner. (*Il lit.*) Décrets qui abolit les titres. Quel horreur ! Ils esperent donc en tirer encore un grand avantage ?

L O U I S X V I.

Il le faut bien, puisqu'ils l'ont fait pour cela ; d'ailleurs il n'y a qu'eux qui le savent. Tous les jours il sort des décrets sur différens objets ; mais voilà tout : il faut que le peuple devine le bien qu'il en résultera.

L O U I S X I V.

Que de suites fâcheuses j'entrevois dans ton royaume : heureusement pour toi que tes nobles ont demandé eux-mêmes la suppression de leurs titres et la réforme de leurs noms.

3
L O U I S X V I.

Comment ! leur bien ? Je ne m'en suis pas encore aperçu.

L O U I S X I V.

Oui , leur bien ; car ils l'ont fait dans une intention mystérieuse , puisqu'ils n'ont couverts leurs blasons qu'avec du plâtre , ou des toiles cirées. Alors ils ont donc des vues.

L O U I S X V I.

Dites plutôt des regrets. Quand ils en ont fait la proposition , ils ne savoient pas qu'on l'accepteroit aussi avidement : ils ne l'ont fait que pour aller au-devant des projets d'égalité ; mais croyez bien qu'ils en ont un très-piteux remords.

L O U I S X I V.

Bah ! c'est une erreur. Ne crois pas que ce soit sans intentions ; car quel avantage en résulte-t-il donc ?

L O U I S X V I.

Il s'en purge de ces faux nobles de gens titrés à prix d'or , ces riches qui , après avoir servi les autres , obtiennent une place d'honneur en rempant sur les pas de leurs maîtres. D'autres à qui mes ministres vendoient le plein pouvoir de renfermer des hommes dans une galere pour leur vie : ces avarés enrichis des trésors de tous les citoyens , ne calmoient la soif de leur ambition qu'en usurpant à de jeunes étourdis , par des feintes de toute nature , des châteaux , des biens seigneuriaux , & sur-tout un nom qui leur donnoit l'avantage de se faire servir par des valets aussi insolens qu'eux.

L O U I S X I V ,

Doucement, mon fils, tu as prêté le serment fédératif, et tu vas le rompre si tu n'y prends garde ; car tu parles comme un libelliste ; calmes la suite de ton discours, ne t'emporte pas ; car tu ne serois plus le roi des Français, au moins, si tu faussois tes vœux, ou, pour mieux dire, tes insipidités.

Je consens à croire que tu as parlé juste, et que la vérité s'éclaire aujourd'hui : mais cependant pour détruire cette foule d'ostrogots anoblis, falloit-il que la véritable noblesse, dont les noms se régénèrent depuis des siècles et dont les titres ne représentent que les actions glorieuses de leurs premiers possesseurs, soit la victime de toutes les extravagances de tes sujets ?

L O U I S X V I .

Non, la vraie noblesse est dans le cœur de l'homme, ou doit y être. C'est un chêne touffu qu'il falloit élaguer jusqu'à une certaine hauteur ; priver d'une quantité prodigieuse de petites branches qui couvroient de leurs feuillages son corps droit et majestueux, mais non pas le couper jusque dans ses racines.

L O U I S X I V .

C'est sûrement la liberté qui est la cause de sa destruction ? Sans doute qu'ils appellent liberté d'attenter aux propriétés ? Ravir, détruire ou envahir ses biens a toujours été le penchant des magistrats et des législateurs. Tiens, je vais te parler un moment, pas davantage, comme un citoyen, c'est-à-dire, comme ils devroient penser, et tu vas voir que ton assem-

blée nationale ne sait ce qu'elle fait, ou bien qu'elle est composée de gens qui, avec l'air de prendre les intérêts de ton peuple, sont ceux qui le déchirent.

Je m'adresse aux ombres de ces grands hommes dignes de leurs honneurs, sans les noms d'un autre nom que de celui qu'ils doivent porter, et je dis Montmorency, Nello, d'Estaing, Châtillon, la Trémouille, Boisgelin, &c. faites retentir vos voix plaintives du fond de vos augustes retraites, vers les représentans de la France, vous qui avez sacrifiés fortune, jeunesse, valeur, pour le soutien de l'état; et qui avez combattu pour la défense desdites loix. Pourquoi avez-vous éteinte dans nos successeurs les gages de notre courage et de nos travaux? S'ils ne se sont pas montrés digne d'en être les dépositaires, les avons-nous moins mérités? Dans quelles mains voulez-vous qu'ils soient déposés, si ce n'est dans celles de nos descendans? que ne renversez-vous aussi les monumens qu'ils nous ont élevés: en notre tems nous avions la foiblesse du fanatisme, parce que nous étions moins éclairés que vous. Nous étions soldats, et nous sommes devenus chevaliers Français par notre valeur. Nous en avons porté les marques pour triompher de notre courage: mais depuis ce tems, si nous avons créés nous-mêmes des abus, réformez-les; rendez-vous comme nous étions, c'est-à-dire, tous jugés par la même loi, qu'ils payent tous des impôts; et qu'enfin ils ne parviennent pas aux honneurs sans un mérite particulier plutôt qu'un autre citoyen; mais laissez leur nos noms, ces noms que vous honorez dans leurs personnes.

LOUIS XVI.

C'est juste. Mais il est nécessaire de récompenser le vrai mérite.

LOUIS XIV.

Oui. Eh bien ! encore raison de plus ! Pourquoi réformer les anciens abus, (en supposant que c'en soit un) pour en créer de nouveaux ? Jadis on récompensoit avec des croix de saint-Louis, sauve les abus, aujourd'hui c'est avec des médailles. J'ajoute qu'elles soient aussi honorables : crois-tu que le fils d'un ci-devant garde-française, ne se fera pas un plaisir de garder soigneusement les marques d'honneur de son père, et qu'il n'élèvera pas ses enfans dans les mêmes principes ? donc, que tes douze cents imbécilles donnent encore matière à distinctions, et même très-naturelles, les hommes n'ont rien de différent dans la nature, que l'esprit et la valeur. Il n'y a que la fortune qui les a corrompus, puisqu'ils sont éclairés sur cet insigne préjugé, qu'ils le réforment et ne connoissent de rang que dans la probité, la science et le courage. Qu'ils oublient ces noms de duc, baron, comte, marquis ; mais qu'ils appellent ces hommes par leurs noms, et qu'on leur laisse cette livrée, cette marque respectable de toute leur famille, et dont le luxe des habits nourrissoit plus de vingt mille ouvriers : ô ! classe qu'on ne protège point, qu'estes-vous devenue depuis que vous avez perdu vos métiers ? vous êtes ruinée de fond en comble, votre sôt patriotisme vous fera dissiper le peu qui vous reste ; mais quand vous serez dénués de tout, et que vous sentirez vos dents avides

grincer de besoins, où trouverez-vous des secours? Dans le sein de votre roi, que vous avez honni et tyrannisé; il ne s'étudiera qu'à vous soulager, et vos freres vous appelleront des traîtres à la patrie, parce qu'ils n'ont pas voulu prévoir vos calamités par des bienfaits, et que pour une fausse lueur de félicité, ils nous ont ôté des mains le dernier aliment qui pouvoit assouvir votre faim dévorante.

L O U I S X V I.

Ah! mon pere! vous me percez le cœur par vos expressions touchantes! oui, qu'ils viennent tous dans mes bras! qu'ils me demandent ce que des enfans demandent à leur pere: puissai-je porter des secours pressans à plus de dix-huit-cents mille âmes qui sont sans emplois depuis les réformes sans cesse répétées dans chaque districts.

L O U I S X I V.

Et comment peux-tu les secourir? avec quoi, puisqu'ils t'ont ôté le pouvoir de faire des heureux? J'espere te voir dans tes droits. Patience! je ne te donne plus de moyens: laisse couler le temps, et tu verra revenir tout comme c'étoit autrefois. Tes soutiens se serviront des mécontents, et, à coup sûr, ils seront les plus forts.

L O U I S X V I.

C'est ce que je redoute, pour le déshonneur de mon royaume. J'aimerois mieux que les indigens ne se laissent pas séduire par des promesses flatteuses, ni le brillant de l'or. Je les engage à ne point tremper leurs mains dans des perfidies aussi atroces, pour se procurer

sa subsistance : mais j'exhorte les Français qui peuvent faire un sacrifice , à tendre des mains secourables à leurs infortunés confreres , qui ont puisé la source de leurs maux dans ma foiblesse et dans la rigueur de leurs représentans.

L O U I S X I V.

Adieu. Puissent mes conseilste donner de nouvelles forces , et t'aider à remonter sur ton trône. Mais si tu parviens à cela , je veux que tu sache maintenir ton autrichienne prostituée , qui t'a fait plus de fois un demi-cercle , un cercle , un demi-cercle , un ce que tu n'a vuïdé de bouteilles de champagne. Je suis honteux de ta conduite chancelante ; et je te laisse pour t'instruire les avis de Boileau.

Votre monarque	Qui s'est montré l'agent
Plus bête qu'un fagot ,	D'un peuple de caverne ,
Si l'on remarque ,	Pour être un aspirant
Ressemble au roi Péro ,	De la lanterne.
Il est comme un zéro ,	La politique
Il ne dit pas le mot ;	Du jaquot de Paris ,
S'il falloit qu'il vous berne	Est chose unique ,
On le mettroit falot	Dont chacun est surpris ,
De la lanterne	Il répand des écrits
Belle Marie ,	Pour étouffer les cris ,
Je voudrois sans remord ,	De tous ceux qu'il gouverne
Que votre vie ,	Et ne point être admis
Avec nous soit d'accord ,	A la lanterne.
Sinon je veux d'abord ,	De la commune ,
Pour expier vos torts ,	Messieurs les présidents ,
Non pas que l'on vous berne ,	Né font fortune
Mais vous voir au ressort	Qu'en nous montrant les
De la lanterne.	dents ,
De la finance	Si ses lâches pédants
Neker est le régent ,	Plioient sous les quidams ;
Depuis la France	D'un parti qui nous berne
Est resté sans argent ;	On dresseront ces gens
Pardonnez à ce Jean	A la lanterne.

